

Le plaisir et l'oppression

Lise Noël

Volume 25, numéro 1 (145), février 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noël, L. (1983). Le plaisir et l'oppression. *Liberté*, 25(1), 94–99.

LISE NOËL

LE PLAISIR ET L'OPPRESSION

Le roman de Robert Lalonde *Le Dernier été des Indiens* devait susciter chez les critiques littéraires de *La Presse* et du *Devoir* une réaction d'agacement étrangement similaire. Concluant tous deux à l'échec d'une tentative qui se voulait le récit lyrique de l'amour interdit entre un Amérindien et un adolescent canadien-français, Réginald Martel et Mario Pelletier dénonçaient cette forme de racisme larvé qui consiste à idéaliser tellement le colonisé qu'elle finit par le dépouiller de toute réalité singulière.

Mario Pelletier soulignait en outre le caractère réducteur de la propension des dominants à «parquer le plaisir du côté des dominés, là où ils (peuvent) se relâcher pour pas cher et sans vergogne».

Sans vergogne surtout. Car si le fait est bien connu du violeur atteignant son plaisir dans l'humiliation de la femme, et du conquérant signifiant sa soumission au vaincu qu'il sodomise, le phénomène est tout autre de l'opresseur trouvant une plus grande liberté sexuelle avec un être qu'il perçoit comme inférieur. Le plaisir d'humilier à travers la sexualité ne doit pas être confondu avec le plaisir sexuel vécu comme humiliant. Par la volonté qui

anime l'agresseur d'avilir qui lui en impose, le premier ressortit à l'agressivité; le second plonge plutôt ses racines dans le mépris de la sexualité, sexualité qu'on osera moins vivre pleinement avec ses pairs.

Si, dans ce dernier cas, l'opresseur a nécessairement le pouvoir d'assujettir, il tire davantage profit d'une situation de fait qui lui livre ses victimes déjà soumises, qu'il ne prend sa satisfaction dans la possibilité de lui-même les réduire. De même, si la domination qu'il exerce sur elles peut être mâtinée de violence physique, il n'en préférera pas moins monnayer leur consentement plutôt que de briser leur résistance. Celle-ci l'émoustille en donnant plus de prix à un éventuel abandon; elle ne représente pas pour lui l'occasion d'une humiliation supplémentaire à infliger.

Confondu dans une sorte d'osmose du mépris avec les groupes humains de statut inférieur et enveloppé, comme eux, de l'aura d'excitation trouble que suscite l'interdit, le plaisir sexuel devient, aux yeux du dominant, le lieu privilégié du groupe qu'il opprime. D'où la fascination que ses victimes exercent sur lui. D'où aussi la menace qu'elles représentent.

Ainsi, pour des Anglo-Canadiens comme le maire de Vancouver, la «joie de vivre» des Franco-Québécois n'irait pas sans un laxisme dont le comportement et les législations de leurs représentants à Ottawa donneraient de déplorables exemples.

Sartre a aussi fort bien mis en évidence le mélange de répulsion et d'attraction sexuelles qu'inspirent les Juifs aux antisémites; si, dans leur bouche, l'expression «une belle Juive» peut avoir comme un fumet de viol, n'évoque-t-elle pas aussi l'image de la «servante docile» et soumise aux caprices de chrétiens qui épouseront cependant une Aryenne? Il n'est que de lire le *Gilles de Drieu La Rochelle* et même le *Narziss und Goldmund* de Hermann Hesse pour constater la réaction ambiguë que provoque ce qu'un apprenti sexologue appelait le «magnétisme animal»

des Juifs.

Si l'on en juge encore d'après Richard Nixon et ses émules par exemple, «les Noirs ne (penseraient) qu'à cela». Le mythe d'une plus grande puissance sexuelle du Noir est d'ailleurs bien connu que des Blancs racistes croient devoir castrer. Ceux-ci craignaient moins la concurrence au temps de l'esclavage, lorsque les maîtres de plantations sudistes pouvaient impunément exiger de leurs esclaves noires les services charnels qu'ils n'osaient demander à la Blanche de bonne famille qu'ils avaient épousée.

Ce en quoi leur attitude ressemblait fort à celle des nobles et des bourgeois du dix-neuvième siècle (d'une partie du vingtième aussi) qui, après avoir fait leurs premières armes avec la soubrette de la famille, prenaient un plaisir souvent qualifié d'hygiénique, auprès d'une midinette, d'une demi-mondaine ou d'une femme du milieu du spectacle. Plaisir qu'ils auraient non seulement été embarrassés de partager avec leur épouse, mais souvent encore indignés d'en savoir capable la mère de leurs enfants.

A plus forte raison les joies troubles de la transgression sociale ou raciale seront-elles spécifiquement refusées aux femmes du groupe dominant. La passion de Lady Chatterley pour son garde-chasse provoque un scandale. Et l'argument ultime du raciste contre le libéral n'est-il pas de le confronter avec la possibilité que sa *fille* épouse un Noir? Les fantasmes de femmes respectables tentées, sans y succomber bien sûr, par les prouesses imaginées d'un livreur ou d'un Noir, sont révélateurs des interdits sexuels véhiculés par la culture qui les a modelées. Bien qu'elle-même féministe, la militante noire Angela Davis dénonçait, il y a peu, les accusations de viol non fondées dont avaient été victimes les hommes de sa race contraints de payer le prix des désirs inavoués de certaines femmes blanches.

Interdite de sexualité et considérée longtemps comme en ayant de nature moins besoin, la femme a pourtant fait les frais d'une tradition chrétienne qui

jugeait dans le même souffle son appétit sexuel inassouvissable. La lecture des inquisiteurs et des pères de l'Église est à ce propos édifiante, et le cas d'Augustin, particulièrement éclairant, qui aimait les femmes mais n'aimait pas les aimer. La femme n'a pu espérer échapper au choix radical entre le rôle de sainte et celui de putain, que pour être confrontée au dilemme insoluble imposé par ceux qui la voulaient à la fois vierge et mère.

Si le mépris de la femme n'implique pas nécessairement celui de la sexualité, le mépris de la sexualité ne va pas sans celui de la femme. Les anciens Grecs ont pu exalter les amours masculines sans que leurs femmes en voient leur statut s'améliorer; mais l'infamie qui pèse sur cette orientation dans la civilisation judéo-chrétienne tient surtout à la conception (en grande partie erronée) qu'on a d'elle comme d'un désir de féminisation. C'est ainsi que contraint de révéler son passé aux militants sionistes dont il veut joindre les rangs, le jeune rescapé des camps d'extermination qu'interprète Sal Mineo dans *Exodus* admittra plus volontiers avoir dû faire œuvre de mort pour les nazis que sa honte d'avoir été utilisé par eux «comme une femme».

Déjà infériorisées en tant que membres du deuxième sexe, les lesbiennes soulèvent moins d'hostilité qu'elles ne fascinent. Aussi, quand au lieu de tout simplement amuser leurs goûts sont enfin reconnus comme fondement d'une différence irréductible, deviennent-elles, au même titre que les autres groupes dominés, objets privilégiés de plaisir pour des oppresseurs séduits cette fois par la possibilité de l'extase ultime d'une transgression sexuelle à l'intérieur même de la sexualité. Il n'est pas de magazines pornographiques qui ne disent les prouesses de ces femmes, rivales victorieuses de leurs sœurs hétérosexuelles dans leur acquiescement soi-disant total aux désirs inassouvis de maris frustrés.

L'homme du groupe oppresseur s'est donc réservé le monopole de toutes les transgressions. Si elle ne les

encourage pas nécessairement, la société les lui passe. A la condition toutefois qu'elles ne soient pas définitives: celui qui prétendrait mélanger le pur et l'impur en allant jusqu'à légitimer sa liaison avec une femme d'une race ou d'une classe interdites, dérogerait à son statut. Par contre, la femme du groupe dominant qui, sans pousser aussi loin la transgression, oserait simplement un rapport sexuel de cette nature, encourrait l'anathème plus infamant de qui s'avilit intrinsèquement. Seul l'homme homosexuel et, comme le montre la réalité des prisons, plus spécifiquement celui qui est sodomisé, risque d'être aussi personnellement souillé aux yeux des autres.

La dimension sexuelle de l'oppression ne fait donc aucun doute. C'est la volonté d'agression qui emprunte le masque de la sexualité. C'est encore le plaisir extorqué aux plus faibles par le chantage de ceux au profit desquels l'ordre est établi. C'est enfin le pouvoir d'exiger de victimes déjà méprisées des satisfactions jugées trop honteuses pour oser les partager avec ses pairs.

Cette dernière forme d'exploitation sexuelle est particulièrement aliénante qui est, dans une sorte de rétroaction perverse, à la fois effet et cause de l'oppression. Car comment ne pas être tenté de justifier l'emprise exercée sur le dominé par la nécessité de contrôler ultimement l'énergie même dont on tire profit à le croire dépositaire privilégié? Energie qu'on prétendra devoir contenir. Civiliser aussi.

Exutoire humilié des pulsions secrètes de ses maîtres, le groupe dominé risquera en outre de payer le prix des remords éveillés par le plaisir même qu'ils auront exigé de lui, ou par celui que leurs femmes auront été effrayées de désirer prendre à son contact. A moins qu'elles ne servent elles-mêmes de boucs émissaires à quelque inquisiteur hanté par le besoin d'étouffer dans les bûchers dressés pour elles le seul désir qui ait été vraiment inassouvissable: le sien.

Ainsi la boucle est-elle bouclée et le plaisir sexuel

vécu comme humiliant débouche-t-il ultimement sur
le plaisir d'humilier à travers la sexualité.